
L'estampe en France au XVIII^e siècle

Titre ou absence de titre

William McAllister Johnson



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1319>

DOI : 10.4000/estampe.1319

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2010

Pagination : 16-18

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

William McAllister Johnson, « L'estampe en France au XVIII^e siècle », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 230 | 2010, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 09 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1319> ; DOI : 10.4000/estampe.1319

Ce document a été généré automatiquement le 9 décembre 2019.



La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

L'estampe en France au XVIII^e siècle

Titre ou absence de titre

William McAllister Johnson

- 1 Rien de plus banal en apparence que le titre d'une estampe. On le cite, on le prend pour acquis, tout au moins pour implicite lorsque l'on constate son absence. Dans ce dernier cas, celui qui regarde l'estampe peut lui donner un titre de convention ou de repérage à partir des principaux éléments figurés et, d'une certaine façon, les expliciter. Le but est toujours une recherche de précision pour transmettre l'essentiel avec prudence, tout en étant affirmatif. Dire que les titres ne sont que « descriptifs » revient à nier la spécificité d'une image qui fait corps avec son titre pour ne l'interpréter qu'en deux manifestations dissociées.
- 2 Tout cela est implicite dans la création et la critique d'une estampe, mais la question importante est plutôt de savoir ce qui se passait lors de sa réalisation et de sa mise au jour, et de voir si nous pouvons reconstituer pour une époque lointaine un sens ou une signification qui a pu se simplifier ou se modifier postérieurement. Des automatismes de la part du graveur, de l'éditeur ou du public de l'estampe ont-ils pu entrer en jeu. Car par la suite il n'est question que de catalogage et de référence aux estampes considérées une à une et non par rapport à la masse. Mêmes observations pour les index des catalogues d'expositions ou de collections où les titres, qu'ils soient gravés, de convention ou simplement créés, sont souvent répertoriés sur un pied d'égalité. Les catalogues raisonnés de peinture sont, en plus, la preuve de la distance qui sépare ces deux techniques puisqu'une œuvre d'art est normalement titrée une fois pour toutes au moment de son exposition tandis que le titre et l'image des estampes sont inséparables dès l'origine. Si la pièce est datée ou datable, elle peut servir d'annales à plusieurs disciplines. D'autres que les adeptes de l'estampe peuvent en conséquence l'utiliser avec précision.

Jacques Aliamet, *L'Espoir du gain inspire la gaité et dissipe l'ennuy d'un voyage*, gravure au burin, ca. 1750, 24,1 x 31,3 cm. Cl. BnF



- 3 Le titrage se prête-t-il à l'étude culturelle et se conjugue-t-il avec l'étude iconographique, voire iconologique ? Une image, au fond, existe pour qu'on y réagisse. N'importe quel niveau d'image invite à un type particulier de spéculation lorsqu'on a recours à une gymnastique mentale pour saisir ce que l'on voit. En tant qu'« originaux multiples », les estampes sont plus aptes que les œuvres uniques à trouver un écho en société et à influencer les artistes. En cas d'états multiples émerge la possibilité de corriger ou de modifier les titres gravés. Viennent aussi les titres reçus et les « approximations » des catalogues de fonds ou de ventes aux enchères qui nous révèlent les prédilections ou les pratiques d'époque.
- 4 Loin d'identifier le sujet, un titre n'est-il pas plutôt un souffleur pour le spectateur, un code de contextualisation qui maintient en parfait équilibre tout ce qui mène au sujet ou en découle ? Il faut distinguer l'approche d'un individu de celle d'une génération ou d'une époque.
- 5 Le titrage est en quelque sorte une rubrique. Sa brièveté lapidaire semble confirmer un rapport invariable et emblématique avec l'image ainsi sous-titrée. Dans les catalogues critiques, le titre, isolé dans la description et répété dans le texte qui suit, fait que le lecteur s'interroge moins sur la spécificité de l'image. Cet automatisme typologique limite notre curiosité et empêche notre compréhension. En revanche, aucun problème n'existe pour les innombrables « Vues de... » parfois assorties de numérotation ; les portraits qui s'identifient sont exclus de conjecture : et les scènes bibliques, historiques ou mythologiques qui dépendent étroitement des textes, ou d'épisodes et personnes connus, sont du domaine du déjà-vu.
- 6 Le titrage d'antan est-il aussi simple, aussi simpliste, qu'il y paraît ? Oui et non. À part la vogue, peu suivie, de titres français doublés de latin pour certains Watteau et

quelques Larmessin d'après Lancret, le vernaculaire s'impose. Les contemporains de Basan notaient la banalité des titres de ce qu'il éditait. Mais d'autres se sont interrogés sur le bien-fondé linguistique de titre comme *L'Abreuvoir des oiseaux* ou la particularité de *L'espoir du gain inspire la gayté et dissipe l'ennuy d'un voyage* (voir ill.), une des toutes premières estampes d'Aliamet. La complémentarité inhérente aux pendants simplifiait leur tirage et pouvait augmenter leur intérêt. Mais lorsqu'ils étaient vendus à l'unité, ils rejoignaient d'office la masse des feuilles volantes. Malgré la différence de niveau et de métier pouvant exister entre graveurs, tous ont dû évoluer : opportunisme de nécessité, leur pratique de tirage variait-elle selon les cas ou selon ce qu'appelle le sujet ? Certes on apprendra plus en étudiant l'œuvre d'éditeurs comme Buldet, Chéreau et Basset que celui de tel ou tel graveur. C'est d'ailleurs ce qui nous manque pour comprendre les estampes destinées aussi bien au grand public qu'aux amateurs et à satisfaire l'engouement croissant pour les sujets agréables, familiers ou légers qui plaisaient à la société, ou bien les événements vécus par tous qui faisaient l'objet de la conversation générale. Voilà ce qui permet d'examiner les sujets similaires en apparence mais nuancés au fil du temps pour les intégrer dans l'histoire de l'art.

- 7 Il s'agit d'un procédé hautement acculturé et quasi-inconscient. Le tirage « allusif » de la dernière moitié du XVIII^e siècle chez les gouachistes Baudouin et Lavreince laisse toujours dans l'expectative psychologique. Leurs sujets explorent les motivations, les situations et les attitudes qui en découlent ou qui précèdent les actions, mais différemment de ceux, plus novateurs ou provocants, de Greuze. Le livret et les critiques du Salon fournissent un moyen unique pour l'époque, de contrôler l'interprétation des estampes dont les modèles plus ou moins contemporains se trouvaient exposés, tels Jeaurat. Or le passage en estampe suppose des calculs aussi pratiques qu'esthétiques : il faut déterminer au préalable le format et réserver un espace adéquat pour le graveur en lettre et l'information à faire figurer. Il y a de fortes chances pour que les dédicaces, présentations et mentions de collection, pour ne rien dire des armoiries et qualités des personnes impliquées, n'apparaissent qu'à la fin, le titre (ou l'éventualité de celui-ci), au début.
- 8 Qu'il s'agisse de graveurs ou d'éditeurs, le titre est une commodité devenue une nécessité commerciale en raison du nombre croissant de graveurs et d'estampes. Avec le temps, les titres deviennent le moyen indispensable d'identification et surtout de typologie, une série de bornes qui démontrent l'évolution de l'estampe tout en facilitant son étude.
- 9 Peu importe qu'il soit en majuscules ou en cursive, ou qu'il soit coupé par des armoiries. Sa lecture est facile et rapide. C'est ainsi que l'on peut « citer en abrégé » le sens d'une image amplifiée ou détournée par quelques vers situés en dessous (les quatrains semblent les plus efficaces).
- 10 Il serait souhaitable à l'avenir de privilégier encore plus l'étude du répertoire afin de l'élargir et de la redéfinir par rapport à l'histoire même de l'estampe et de ceux qui, au XVIII^e siècle, en furent responsables. Tout comme la question négligée mais essentielle des peintures ou dessins gravés en contrepartie, revient toujours la nécessité de nuancer les rapports texte-image en fonction des différents éléments de la lettre de l'estampe. Elle limiterait les dangers de la spéculation puisque la possibilité de mauvaise exégèse ou de surinterprétation en serait fort réduite. Quand bien même ce programme que j'esquisse ne vaudrait que pour certaines pièces ou auteurs, il aurait néanmoins le mérite d'ancrer plus fermement l'estampe dans les arts et la culture. Son

étude deviendrait moins automatique tout en gagnant un public plus large, plus compréhensif.

INDEX

Index géographique : France

Index chronologique : 18e siècle

AUTEUR

WILLIAM MCALLISTER JOHNSON

Professeur émérite, Université de Toronto (Canada)